

On s'abonne à Lyon :

Galerie de l'Argue . 83.

L'ENTR'ACTE parait le dimanche et se vend dans les Théâtres.

LES AVIS ET RÉCLAMATIONS doivent être adressés franco au bureau de l'ENTR'ACTE.



Abonnement :

Pour 3 mois — 3 francs!

Un numéro 23 cent.

PRIX DES INSERTIONS :

15 cent. la ligne, et 10 cent. pour les mêmes insertions répétées.

L'ENTR'ACTE

LYONNAIS.

SOMMAIRE.

Le Caveau de 1838. — La bonne de Béranger. — Théâtres du Gymnase. — Variétés. Les habitants d'une maison neuve. — Modes. — Causeries. — Annonces.

LE CAVEAU DE 1838.

Le premier *Caveau*, fondé à Paris, en 1737, par le trio fameux dans la *gaie science*, Piron, Collé et Gallet, fit, en dix années de vogue, la fortune du marchand de vin-traiteur *Landelle*, chez qui se tenaient ses séances.

Au commencement du 19^e siècle, les *diners du Vaudeville* succédèrent au *diners de l'ancien caveau*, et firent bientôt place au *Caveau moderne*, qui subsista pendant onze ans au *Rocher de Cancale*, et dont les refrains ont été répétés par la France entière, qui se rappelle encore les auteurs-chansonniers qui en faisaient l'ornement, Lanjon, digne et dernier représentant du *Caveau de 1837*; Piis, qui, Français et malin, créa le vaudeville; l'aimable et joyeux Désaugiers, le spirituel et mordant Armand-Gouffé, Francis, Brazier, Rougemont, Jouy, Dupaty, Gentil, Cupelle, Moreau, etc., etc.

Mais la politique, cette rouille de la gaité, s'attacha au *Caveau moderne*, et les circonstances difficiles du temps amenèrent sa destruction. --- Maintefois depuis, il a tenté de se rétablir sous des formes et sous des titres différents, *les Soupers de Momus*, *le Gymnase lyrique*, et enfin, *les Enfants du Caveau*, nom que porte, aujourd'hui, la société fondée en 1834 par plusieurs gens d'esprit, dignes héritiers de leurs pères, qui se réunissent chez Grignon, et qui se sont adjoint des membres du *Caveau moderne* et du *Gymnase lyrique*, ce qui ne contribue pas médiocrement à donner du lustre à leurs *diners* et à leurs séances.

A l'ancienneté, et sans doute au mérite et à la célébrité près, l'histoire des catastrophes éprouvées par les chansonniers parisiens, est également celle des diverses sociétés chantantes qui se sont établies à Lyon depuis 1807, époque où se fonda la *Société épicurienne*, à laquelle Monperlier donna tant de relief, et qui se soutint gaiement et dignement jusqu'en 1815, mais qui succomba alors, sous la dent meurtrière de la politique, ver rongeur qui a tué bien d'autres choses.

Reconstituée aussi plusieurs fois et sous divers noms, cette société, qui a réuni dans son sein une foule d'hommes anciens, et de jeunes hommes, dont le talent, l'esprit et la renommée ne sont pas moins vrais, pour être du talent, de l'esprit et de la

renommée de province, cette société, disons-nous, à laquelle de tristes circonstances n'ont pas permis de se maintenir, est sur le point de renaître de ses cendres, maintenant que ces circonstances ne sont plus, que la politique est moins irritante, et que le temps des discordes civiles s'enfuit heureusement loin de nous.

L'un de ces jeunes hommes, M. Antony Rénal, qui occupe déjà un rang distingué dans la littérature lyonnaise, s'est donné la noble mission d'être le réédificateur du *Caveau lyonnais*, qui prendra le titre de *Cercle des Enfants des Arts*, et auquel s'adjoindra par conséquent tout ce que Lyon possède en poètes, en chansonniers, en musiciens, en peintres et en artistes de tous genres. Cette réunion d'hommes, cette variété de talents, et ce mode de séances, qui seront toujours un peu gastronomiques, pour ne pas laisser perdre le souvenir de cette *gaie science* dont nous parlions tout-à-l'heure, promettent au *Cercle des Enfants des Arts* un long et brillant avenir, dans lequel M. Antony Rénal aura certainement sa bonne part.

En attendant que cette espérance se réalise, et elle se réalisera; en attendant que l'*Entr'acte lyonnais* puisse enrichir ses colonnes des productions qui seront écloses sur son sol; et puisque nous avons sous les yeux le *Caveau parisien* pour 1838, nous sommes certains de plaire à nos lecteurs en empruntant à ce joli recueil une chanson très-agréable et très-réellement spirituelle, lors même qu'elle n'aurait pas le mérite particulier de reporter la mémoire sur notre Béranger, dont la muse, d'abord égrillarde, préluda, par de piquantes gaudrioles, à ces chants sublimes qui ont produit sur le peuple un effet si magique et si prodigieux.

La Bonne de Béranger.

Air de l'Aveugle de Bagnolet.

1.

Lisette est à présent duchesse;
L'indienne a fait place au velours.
Pour chasser l'ennui qui l'opresse,
Elle va, dans l'antique Tours,
Revoir ses premières amours.
Mais la bonne du grand poète
Vient dire à madame Lisette :
« Ah! laissez monsieur Béranger,
« Il a trop fêté la grisette;
« Ah! laissez monsieur Béranger,
« Il ne faut plus le déranger. »

2.

Monsieur Judas se mit en route,
La canne en main, le sac au dos :
C'était pour admirer sans doute
La Loire et ses limpides eaux
Baignant le sol des Tourangeaux.
En voyant le faux personnage,
La bonne lui dit au passage :
« Ah! laissez monsieur Béranger;
« Vous en serez pour le voyage;
« Ah! laissez monsieur Béranger,
« Il ne faut plus le déranger. »

3.

Rentière, madame Grégoire
Voulut voir l'auteur guilleret
Qui, jadis, alla rire et boire,
Et fit plus d'un grivois couplet
Au comptoir de son cabaret.
Elle entre... la bonne perverse
Dit, l'arrêtant à la traverse :
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« Que voulez-vous qu'il mette en perce ?
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« Il ne faut plus le déranger. »

4.

Voulant ravir une âme au diable,
Certain révérend père alla
Pour catéchiser le coupable
Qui, dans ses beaux vers, immola
Les Capucins et Loyola.
Mais la bonne en ces mots s'exprime :
« Mon maître ne craint pas l'abîme :
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« Le dieu des bonnes gens l'estime ;
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« Il ne faut plus le déranger.

5.

Catin, qu'à l'armée on renomme,
Chez Béranger vint un matin,
Avec son baril de rogomme
Son pied lesté et son œil mutin
Qui troubla tant le sacristain.
La bonne, alors faisant la mine,
Dit à la nymphe de cantine :
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« On vous attend à Constantine ;
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« Il ne faut plus le déranger. »

6.

Roger Bontemps, ce joyeux drille,
Vint pour avoir une chanson ;
Frétilton, cette bonne fille,
En voyant souffler l'aigillon,
Vint pour prêter son cotillon.
Mais sur la consigne très forte,
La bonne disait : « Que l'on sorte !...
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« Un jour il r'ouvrira sa porte ;
« Ah ! laissez monsieur Béranger,
« On ne peut pas le déranger ! »

Justin CADASSOL.

THÉÂTRE DU GYMNASÉ.

Représentation au bénéfice d'Alexandre.

TROP HEUREUSE ou *Un jeune ménage*, vaudeville en un acte, par MM. Ancelot et Leroux ;
— L'HONNEUR DE MA MÈRE, drame en trois actes, par MM. Boulé et Rimbaut ; —
SUZANNE, ou *la Muette*, vaudeville en deux actes, par MM. Mélesville et Guinot.

La foule qu'Alexandre avait conviée, à laquelle il avait tendu une piquante amorce par le choix d'agréables nouveautés, et que nous avions promise à cette représentation, s'est chargée de tenir parole, et a rempli nos engagements avec une fidélité dont nous lui devrions des remerciements, ainsi que le bénéficiaire, si elle n'en avait retiré elle-même le plus grand avantage dans le plaisir que lui a causé cette soirée dont les lumières ont éclairé trois succès.

C'est un fort joli tableau d'intérieur que le vaudeville intitulé : *Trop heureuse* ou *Un jeune ménage*. La donnée n'en est pas neuve, qu'est-ce qui est neuf aujourd'hui ? — mais elle est spirituelle et gracieuse. C'est le contrepied du *Secret du ménage*, comédie fort musquée de M. Creuzé de Lesser. — Dans le *Secret du ménage*, c'est la femme qui, après avoir fatigué, ennuyé, blasé son mari à force de lui prodiguer son amour, ses soins, ses caresses et son assiduité, fait tout-à-coup cesser son indifférence, réveille sa tendresse, et le ramène à ses genoux, plus empressé que jamais, en excitant ses jaloux transports par de la coquetterie. — Transposez les personnages ; faites jouer à l'homme le rôle d'un mari tendre, empressé, aux petits soins pour sa femme qu'il ne quitte pas d'une minute, qu'il ne laisse pas respirer à force d'aller au devant de ses désirs, de l'adorer, de la cajoler ; faites de la jeune femme, l'épouse harrassée de prévenances, de plaisirs, et s'ennuyant d'être ainsi accablée de tous les bonheurs possibles, et désespérant son mari par cette lassitude qu'il prend pour de l'aversion ; voyez-le ensuite faisant la cour à une jeune et jolie tante qui lui tombe heureusement sous la main, puis opérant bientôt la guérison de sa chère moitié par l'administration du remède que nous venons d'indiquer, et vous aurez le vaudeville nouveau. — Comme on le pense, les défauts du *Secret du ménage* sont aussi ceux de *Trop heureuse*, de même qu'il y a beaucoup d'analogie entre le genre d'esprit de M. Creuzé de Lesser et celui de M. Ancelot. — Les deux pièces sont un peu froides ; le *marivaudage* y abonde ; il y a des mots heureux, de jolies scènes, mais il n'y a ni intérêt vif, ni situations tranchées. — Ce qui n'empêche pas que *Trop heureuse* n'ait fait plaisir et n'ait réussi complètement, et parce que c'est un joli ouvrage, et parce qu'il est joué avec ensemble et rapidité par tous les acteurs, avec un talent remarquable par madame Buycet, qui s'y montre pleine de grâce et de finesse, et par Ambroise qui chaque jour s'élève plus haut dans l'affection du public lyonnais.

L'Honneur de ma Mère est un drame aux fortes émotions. Le sujet en est fort immoral ; et il ne s'agit rien moins que d'une jeune personne dont la mère a manqué à la foi conjugale, et qui, pour sauver l'honneur de sa mère, pour la préserver du courroux d'un époux outragé, porte le dévouement jusqu'à faire passer pour le sien l'amant de celle qui lui a donné le jour, jusqu'à épouser ensuite ce même homme pour lequel elle n'éprouve que de l'horreur, et dont elle n'est débarrassée que par son propre père qui, instruit enfin de tout, arrache la vie à ce gendre infâme qu'il a forcé de se battre en duel. —

Il y aurait, certes, beaucoup à dire sur cette malheureuse voie dans laquelle sont entrés depuis quelque temps les auteurs dramatiques, qui ne craignent point de traduire à la scène des caractères, des mœurs et des événements qui, s'ils appartiennent malheureusement à la vie réelle, devraient être à jamais bannis du théâtre, où l'on ne devrait offrir au public assemblé que de bons exemples, de sages et utiles leçons. — Mais ce serait prêcher en pure perte, et faire rire peut-être aux dépens du prédicateur. Nous ne réformerions pas l'usage, tout pernicieux qu'il est. Acceptons-le donc tel quel, et disons qu'il y a dans *L'Honneur de ma Mère* un puissant intérêt, que des scènes extrêmement dramatiques se font remarquer au premier et au second acte ; que le troisième ne répond pas aux deux autres, et que le succès obtenu par ce drame est dû, en grande partie du moins, à la manière dont il est joué. Les quatre rôles principaux le sont par Sallard et par Rousseau, par Mmes Faivre et Amy. Ils méritent tous des éloges que les spectateurs ne leur ont pas épargnés, et que nous sommes heureux de formuler ici. — Rousseau s'est montré avec tous les avantages de bonne tenue, d'intelligence et de qualités qui le distinguent ; — Sallard possède dans le drame un talent qui, à mesure qu'il se déploie, se révèle plus profond, plus naturel et plus vrai ; — Mme Faivre nous a habitués à tout attendre d'elle, et surprend toujours par l'art avec lequel elle se pénètre du caractère d'un rôle et en saisit les nuances, comme par la sensibilité de son âme et par les élans d'une déchirante *impressionnabilité* ; — Quant à Mme Amy, elle ne s'était pas encore montrée sous un jour aussi avantageux ; nous ne pensions pas qu'elle pût atteindre aux proportions du drame ; mais elle a prouvé dans celui-ci, où elle a attendri vivement, qu'il n'est rien d'impossible au bon vouloir, au travail constant et aux études opiniâtres.

La plus vantée des trois pièces était *Suzanne* ou *la Muette* ; et c'est par cette raison peut-être qu'elle nous a paru au-dessous de la réputation qu'on lui avait faite d'avance, ce qui est souvent un tort. Il ne faut pourtant pas croire, d'après cela, que ce soit un mauvais ouvrage. Tant s'en faut ; il touche, il attache, il amuse ; la gaieté et l'intérêt s'y unissent sans se nuire ; et *Suzanne* est un vaudeville qui restera long-temps au répertoire. — Mlle Amélie Brière, Mme Legaigueur et Mme Buycet s'y feront constamment applaudir par la manière remarquable dont elles s'acquittent de leur rôle, et par le talent dont elles y font preuve chacune dans son genre ; — Alexandre, Breton et Barqui méritent aussi une mention honorable ; on sait quelles sont les différentes qualités qui les distinguent ; et dans ce vaudeville, comme partout, ils savent les faire ressortir sous le plus favorable jour.

Pierre LEFRANC.

**Dimanche prochain nous publierons la biographie
précédée du portrait de M. SIRAN.**

NÉCROLOGIE.

Benoît Dérippe, connu sous le nom de Jules, qui a rempli pendant quatorze ans, au théâtre des Célestins, les emplois de traître et de premiers rôles dans le mélodrame, vient de mourir à Lyon, à l'âge de 41 ans, des suites d'une attaque d'apoplexie.

Une jeunesse ardente, orageuse, n'avait point éteint les sensations de droiture et de scrupuleuse probité innées en lui et qu'il a conservés jusqu'à sa dernière heure.

Après avoir essayé de plus d'un état le goût du théâtre l'entraîna à suivre cette carrière. Madame Marigay, qui, à cette époque, était l'idole du parterre, devint la sienne, et ce fut sous sa direction qu'il commença ses premiers pas d'artiste. Après avoir parcouru différentes villes du midi, Marseille, Perpignan, Grenoble, etc., où il obtint des succès, il vint débiter à Lyon son pays natal. Ses débuts furent nombreux et suivis. La mort de Weis le mit en possession de son emploi, et pendant long-temps il sut tellement s'identifier avec le genre d'alors et le goût de cette portion du public qui sent et exprime vivement, qu'il fit plus d'une fois répandre de douces larmes et sut exciter des mouvements frénétiques d'indignation.

Parvenu à réaliser de quoi se créer une existence indépendante, il avait quitté le théâtre depuis près de deux ans et commençait à jouir du fruit de ses économies, lorsqu'une mort prématurée vint de l'enlever à ses amis ! Les sentiments qui l'animaient ont rendu sa perte douloureuse !

Plein de respect pour la vieillesse, de compassion pour le véritable malheur, d'affection pour ses amis, mais sévère et presque inflexible pour ceux que le désordre conduit à l'infortune, il avait beaucoup d'ennemis et peu d'amis ; mais ceux que des relations intimes ont mis à même d'apprécier la bonté de son cœur, se plaisent à lui rendre la justice qui lui est due.

Du reste, bon fils, bon frère, bon ami, il a scrupuleusement rempli ses devoirs envers la société ; le nombreux cortège qui a accompagné sa dépouille mortelle jusqu'à sa dernière demeure, démontre assez l'intérêt qu'on lui portait.

VARIÉTÉS.

Les habitants d'une maison neuve.

Le premier habitant d'une maison neuve, c'est un portier : le concierge trouve, on se procure un écriteau et l'on place le dernier de ces objets sur, et l'autre derrière la porte. Maintenant les filets sont tendus, la cage est prête, les oiseaux peuvent venir : gare aux serins !

Mais aussi quel pipeur habile que le saint Pierre d'une maison neuve ! Il a sa réputation à faire, ses éperons à gagner, c'est-à-dire *ses deniers à Dieu* et ses bûches : prenez garde à vous !

Si par hasard vous allez vous aventurer dans sa maison, vous lui appartenez ; il ne vous lâche plus.

De quelles prévenances, de quelles séductions il vous entoure ! Avec combien de grâce il tire son cordon ! Comme il est complaisant et docile !

Suivez ce cerbère qui sourit ; il vous détaillera sa maison de fond en comble.

Voici le rez-de-chaussée ; l'âne de la laitière l'habite présentement.

Vous y jetez à peine un coup d'œil, crainte de déranger le locataire.

Vous montez au premier ; une chèvre vient vous ouvrir, laquelle s'amuse, par passe-temps, à brouter votre foulard.

Au second, est installée une peuplade de lapins, qui prend la fuite à votre arrivée.

Une pie occupe le troisième.

Après avoir fait connaissance avec les hôtes de la maison, vous prenez le logement que le portier vous garantit le plus sèche, celui des lapins qui se réfugient à la cave.

Dès ce moment, le portier rentre dans son caractère et un peu dans ses fonctions. Il vous traite en peuple conquis, et se venge sur vous des locataires qu'il n'a pas. Dans ses distractions, il se trompe d'appartement : il vous apporte le morceau de viande destinée à la pie, et monte à margot vos lettres.

Si quelque visiteur arrive, vous êtes forcé de vanter l'agrément et la chaleur des appartements, sous peine de voir le régime de votre prison devenir encore plus sévère. Cependant vous grelottez nuit et jour ; vos meubles, gonflés par la fraîcheur du lieu, se refusent à toute espèce de service. Vous essayez les plâtres, et vous avez la gloire de remporter à domicile une bonne fluxion de poitrine.

Un jour désirant promener votre convalescence, vous quittez le lit et la chambre. Mais à peine dans la rue, vous surprenez vos habits en flagrant délit de moisissure ; vos bottes sont élégamment poudrées ; une couche humide, d'une entière blancheur, recouvre vos pantalons ; votre manteau ressemble à un jardin anglais par un effet de neige, et votre chapeau est en parfaite floraison. Les oiseaux, vous prenant pour un arbre en fleurs, viendront becqueter votre nez et salir vos épaules.

Furieux, vous courez demander congé au propriétaire, mais le portier s'obstine à vous laisser à la porte. Vous frappez à coups redoublés. On ouvre enfin, mais l'heure du terme est passée de cinq minutes. Le propriétaire refuse de signer votre requête sous prétexte que vous avez tenu des propos contre sa maison en prétendant que les lapins eux-mêmes y avaient gagné des rhumatismes aux pattes.

En tout état de choses, choisissez les maisons d'une vieille respectable, et qui ne soient pas bâties en pisé, dussiez-vous, comme les petits chevaux, mourir sous leurs ruines.

ESQUISSES DE MOEURS.

Les Saltimbanques.

En descendant jusqu'à son degré le plus humble l'échelle de l'artiste dramatique, vous trouvez les saltimbanques, troupe nomade, caravane pittoresque et misérable dont l'existence est un problème ; excentricité sociale qui échappe à toutes les classifications de l'économiste ; *Roman comique* parodié, c'est-à-dire touchant aux limites extrêmes de la nudité grotesque et de la farce besogneuse.

Les saltimbanques sont littéralement les juifs-errants de notre civilisation moderne, les peuplades du désert implantées sur le sol populeux de notre zone très-habitée, ployant leurs tentes ou les déployant selon le vent qui souffle et le soleil qui se lève, transportant leurs pénates du nord au midi et de l'orient à l'occident, partout chez eux parce que nulle part ils ne sont chez eux, et acceptant dans le sens le plus étendu cette pensée philosophique qui veut que notre passage sur cette terre ne soit qu'un voyage.

Sur nos routes royales, ou le plus souvent dans la solitude de nos chemins communaux, vous rencontrez une colonie compacte dont au premier coup-d'œil il vous serait difficile de dire à quelle nation elle appartient, à quel pays son costume la rapporte, dans quelle catégorie de mœurs elle doit être rangée.

Ce sont des cottes de mailles à paillettes d'or sous des carricks jaunes, des

turbans de Turcs sur la tête avec des souliers lacés aux pieds ; des femmes vêtues à l'euro péenne donnent la main à de jeunes Mameluks ; il y a des perruques à queue rouge sous des chapeaux-Gibus ; vous diriez enfin une famille entière enrégimentée aux quatre points cardinaux du globe.

Cette colonie, ainsi faite, ce sont les saltimbanques.

C'est la mascarade perpétuelle, celle pour qui toute l'année est le carnaval, celle que l'on pourrait appeler le mardi-gras permanent, si ce mot de mardi-gras ne formait pas un trop cruel contre-sens avec le maigre régime qui entre spécialement dans les mœurs du saltimbanque.

Considérés au point de vue du grand chemin, les saltimbanques offrent ordinairement le tableau suivant : en tête marche la monture fidèle, l'âne, portant le gros du bagage, la grosse caisse, le tapis, le calicot emmanché dans de longs bâtons, appareil de tenture ; immédiatement après se développe le reste du personnel, hommes et femmes, guitare au dos, clarinette en sautoir, chapeau chinois sur l'épaule et triangle à la main ; la marche est fermée par une autre bête de somme, l'infortuné paillasse, cette victime vouée à toute espèce de horions et de camoufflets, qui doit trouver les réparties fines, qui tient magasin d'esprit, de calembourgs et de lazzi, et que pour cette raison j'appellerais volontiers l'âne chargé de sel, comme le premier pourrait être désigné sous le nom de l'âne chargé de reliques.

A la halte on prend le repas frugal ; la grosse caisse sert de table ; chacun boit dans le gobelet à la muscade, on éventre le pain de quatre livres avec le poignard qui vient de tuer Polichinelle, et tout le monde repu, âne, père-noble, duègne, jeune première, paillasse, se remettent gaiement en route. Je ne parle pas du cas, hélas ! trop fréquent où, pour cause majeure, le garde-manger étant à sec, le directeur de l'entreprise se voit contraint de faire un appel à son art et d'escamoter l'étape.

On a dit qu'un spectacle vraiment curieux, qu'une source d'études toutes plus philosophiques les unes que les autres, c'était de voir un grand homme en déshabillé. J'en dirai autant des saltimbanques. Après la parade donnée, quand les trois chandelles des huit qui ont illuminé la rampe du tréteau sont éteintes, entrez dans la coulisse, c'est-à-dire venez à l'auberge où sont descendus nos artistes. Sont-ce bien les mêmes individualités que vous avez sous les yeux ?

Cette superbe sauvage, que vous avez vue tout-à-l'heure avalant des cail-loux et se gargarisant avec des sabres, rendue à la vie civile, plume présentement un poulet qu'elle accuse d'être un poulet dur ; si vous lui offrez autre chose que le blanc, elle alléguera la délicatesse de son estomac.

La jeune première, cette fille aérienne, cette vierge aux formes sylphidi-ques, tout-à-l'heure gaz et or des pieds à la tête, sortie de la vie politique, lave ses bas et met une pièce à son jupon de dessous.

Le turc s'enivre de vin à sept sous, et ce paillasse, l'homme des hautes maximes de philosophie morale, fait une partie de domino avec le garçon d'écurie en sabots.

Heureux encore quand les choses prennent doucement ce cours normal et que l'aubergiste non payé, hypothéquant sa carte sur la grosse caisse, les vestes de soie, les bouteilles d'eau de Cologne, les pains de savon à détacher, ne fait pas raffle complète de tout le matériel de l'établissement.

Modes.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire, à cette époque où la mode est fixée, et où les formes ne subissent plus de variations, que de donner à nos lecteurs des ensembles de toilettes, modèles que nous prenons dans la société la plus distinguée, et dont nous garantissons le bon goût et la nouveauté.

Toilettes de sortie. — Redingote en drap cachemire violette, fermée au milieu par des brandebourgs formant une échelle, qui va en diminuant, en remontant vers un corsage plat et fermé de même avec des brandebourgs ; petit collet pareil à la robe et descendant à peine sur les épaules ; petit rabat brodé, serré au cou par un large velours ; mantelet de satin noir, ouaté, garni de dentelles, doublé de satin cerise, avec capuchon garni également de dentelles et rabattu sur les épaules ; capotes piquées en satin blanc, ornées de camélias en velours ; manchon de velours noir, brodé et armorié en or.

Robe de velours, grenat clair, bordé d'une haute bande d'hermine ; mantelet en velours pareil à la robe, entièrement garni d'hermine ; chapeau de velours noir, avec deux plumes blanches.

Toilettes de demi-soirée. — Robe de mousseline de l'Inde unie, corsage vierge avec une garniture tombante autour du cou ; manches courtes à trois bouillons avec sabots ; petit tablier en brocard or et bleu ; pantoufles pareilles ; coiffure en cheveux, ornée d'une chaîne d'or. Robe de popeline à rayures satinées vert émeraude, la jupe garnie d'un haut volant à tête, corsage plat, busqué à pointe, manches fort courtes, plates, avec manchettes plates, brodées et relevées sur la manche ; petit fichu paysanne très décolleté, croisé sur la poitrine et retenu par un camée ; sur la tête, fanchonnette en velours noir, garnie de blonde noire et deux roses sur le côté.

Toilettes de grandes soirées. — Robe de satin rose, garnie au bas de la jupe d'un haut volant en étoffe pareille à la robe; au-dessus du volant un bonillon de tulle, un peu relevé sur le côté, ainsi que le volant, par un chou de rubans roses; corsage à pointe et drapé, les draperies arrêtées au milieu de la poitrine par un chou de rubans; en haut du corsage un bouillon de tulle en bordure; manches courtes à deux bouffans formant bérêt; au-dessus des bouffans un chou, et au-dessous, ds sabots de blonde; sur la tête, un petit chapeau castillan en velours rose, bordé de grosses perles blanches et orné d'une grande plume blanche. — Robe en velours vert relevée sur le côté par une guirlande de grappes de perles et d'épis d'or; la jupe de dessous en satin blanc; la guirlande monte sur la jupe en biais jusqu'à la naissance du corsage; corsage plat avec une large dentelle à dessins gothiques, posée presque à plat, et retenue sur les épaules et au milieu de la poitrine par des grappes de perles et des épis d'or; manches courtes, semi-bouffantes, bordées près du bras de guirlandes délicates perles et or, bonnet Marie Stuart en velours vert et perles blanches.

Toilettes de bal. — Robe de crêpe blanc, garnie de haut volant en dentelle de fil; deux montans en dentelle, dessinant sur la jupe une tunique au-dessus du volant du bas de chaque côté, et à l'endroit où les montans viennent se joindre andit volant, un gros bouquet de roses noué par un nœud flottant; manches courtes et corsage plat, orné de dentelles et de nœuds de velours rose. Coiffure à la Ninon, avec une guirlande de roses sur le front. Robe d'organdi brodé d'étoiles d'or et garnie de huit chefs d'or; manches courtes à cinq bouillons séparés par des chefs très-étroits; corsage à la grecque bordé d'un chef; coiffure en bandeau avec un diadème à la Diane, et les cheveux de derrière noués très-bas avec quelques tire-bouchons flottans sur le cou.

Dans notre premier numéro, nous avons promis de faire connaître au public les magasins les plus modernes, sous le rapport de la richesses des trave-vestissements: nous croyons donc de notre devoir de recommander la garde-robe de M. Rousseau, artiste du Gymnase, qui nous quitte l'année prochaine pour aller à Rouen.

Tous les habitués de ce théâtre connaissent trop bien la rigidité de mise de cet acteur, pour ne pas être convaincus qu'il trouveront chez lui précision de style et modicité de prix. (*Voir aux annonces.*)

CAUSERIES.

— Par arrangement entre MM. Provence et Pelizzari, la *Semiramide* sera représentée le 22 courant.

— La reprise de *Gustave* a eu lieu hier, l'ensemble en a été très satisfaisant; nous y reviendrons dans notre prochain numéro.

— M. et Mad. Volnys viennent de renouveler leur engagement avec le directeur du Théâtre-Français.

— Mad. Emile Taigny fille de Mad Herliska, vient d'être engagée au Théâtre du Vaudeville, pour plusieurs années à des conditions très avantageuses.

— Aux Folies-Dramatiques, on vient de recevoir un vaudeville intitulé: *A bas les hommes!* il est attribué à MM. Labie et Joanny Augier, mes compatriotes, auteurs de Micaëla ou la fille de Marie de Bourgogne.

— La troupe de chanteurs italiens installée à Alger vient de gratifier son public de quelques représentations de la *Norma* et de la *Straniera*.

— Il est question dans le monde musical d'une société qui s'organise à Paris dans le but de répandre, dans toutes les classes, la connaissance pratique de la musique, et dont les cours gratuits vont commencer incessamment, sous le patronage d'hommes éminents dans la science, parmi lesquels on cite MM. Meyerbeer, Berlioz et Castil-Blaze. La direction des cours serait confiée à M. Ed. Jue, connu par les services qu'il rend depuis 16 ans à l'enseignement et par les excellents ouvrages qu'il a publiés.

ANNONCES.

ORAY, TRAITEUR,

Place des Cordeliers, 28 au premier.

Service à prix fixe, au mois et à la carte. Dîners à 1 fr., pain, demi-bouteille de vin, potage, trois plats et dessert.

A 1 fr. 25 cent., pain, demi-bouteille, potage, quatre plats et dessert.

Une personne désirerait faire un voyage, pour une maison de commerce (en liquides); elle offrirait à son retour d'entrer comme associé ou intéressée dans ladite maison, en y versant des fonds.

ESCOFFIER ET CHAURON,

SUCCESEURS de Mademoiselle GONINDARD,

Rue Clermont, n. 9,

A LYON;

Vendent Indiennes, Mousselines, Basin pour corsets, Toiles, Percales, Calicots Tissus St-Quentin, et autres surfins pour robes, Rouenneries, Mouchoirs de poche, et autres articles de goût.

Rue de l'Hôpital, n. 21,

EN FACE DE L'ALLÉE DE L'ARGUE.

G. BERNARD,

Tient Magasin

De Rouennerie, Bonnetterie, Toile, Indiennes, Calicot, Mérinos, Napolitaine, Stoff, Mousseline, Cravates, Soie noir, Foulards, Schals, Chapeaux de paille, Blouses, Chemises faites et autres objets confectionnés.

Le tout aux prix les plus modérés.

Demande d'association.

On demande un associé pour une fabrique de Liqueurs, située hors des barrières; s'il est possible une personne qui connaisse les voyages, ou bien la distillation. S'adresser au Bureau du Journal,

BALS MASQUÉS.

Madame Chevalier, artiste du grand théâtre, a l'honneur d'informer le public, qu'elle vient de faire établir sur les derniers modèles de Paris, un grand nombre de Costumes; Dominos d'un nouveau genre; son magasin est toujours situé place des Terreaux, 1, au 4^{me} étage.

NOUVEAU RESTAURANT

D'ÉTIENNE MOURZELAS,

Rue de la Poulaiterie, n. 19, au 1^{er}, ancien Hôtel de-Ville, près la place la Fromagerie.

Cet établissement, un des mieux fréquentés de notre ville, se recommande tant par la beauté de ses salons, dont l'un très vaste destiné aux repas de noces et à toutes les réunions nombreuses, que par sa situation au centre des affaires; le luxe dans le service et l'habileté du chef de cuisine, assurent à ce restaurant une vogue que le sieur Étienne Mourzelas, mettra tous ses efforts à conserver.

On y sert à la carte et à prix fixe.

CARNAVAL DE 1838.

M. ROUSSEAU, artiste du Gymnase, a l'honneur d'informer le public que sa garde-robe, considérablement augmentée de Costumes nouveaux, sera, comme les années précédentes, à la disposition des personnes qui désireront aller en soirées.

Il a chez lui des ouvriers qui pourront confectionner, dans le plus bref délai, les costumes de commande.

Son domicile est toujours rue de la Préfecture, n. 10.

DETAILS

SUR l'Expédition, **CONSTANTINE**
l'Assaut
et la Prise de

PAR UN TÉMOIN OCULAIRE,

MEMBRE DE LA COMMISSION SCIENTIFIQUE DE L'EXPÉDITION FRANÇAISE.

Brochure in-8°.

Ch. Savy, quai des Célestins, 49.

A VENDRE,

UN
ÉTABLISSEMENT INDUSTRIEL

D'UN PRODUIT AVANTAGEUX ET ASSURÉ,

Situé au Brotteaux, très-près de la ville.

Cet établissement, dont le prix d'acquisition ne dépasserait pas trois mille francs, et dont les frais d'exploitation ne sont pas dispendieux, n'est en vente que pour cause de cessation de commerce; et le propriétaire se chargera de mettre en un mois l'acheteur au courant de la fabrication.

S'adresser comme ci-dessus,



AUBER,

DIT

PATRON DE CERISES,

Cabaretier, place Louis XVIII, n. 10, à Lyon, fait toute sorte de Filet de Pêche et de Chasse; il raccommode les caparaçons pour les chevaux.

Spectacles du 9 février.—On commencera à 6 h.

GRAND-THÉÂTRE.

GUSTAVE III, OU LE BAL MASQUÉ. — GUSTAVE, M. Siran. — ANKARSTROEM, Lambert. — DEHORN, Lesbros. — RIBBING, Fouchet. — ARMELT, Trouillard. — KAULBART, Gagnon. — CRISTIAN, Buyet. — Un domestique d'Ankarstroem, Caston. — AMÉLIE, Mes Toméoni. — OSCAR, Boverly. — ARVEDSON, Desvignes. — ROSLIN, M. Griffe. — SERGELL, Baugrand.

GYMNASÉ.

L'HONNEUR DE MA MÈRE, dr. en 3 act. — DIDIER, Sallard. — LAGRANGE, Rousseau. — D'ARCOURT, Joanny. — MICHEL, Hamilton. — VERDIER, Félix. — SOPHIE, Mes Faivre. — LAURE, Amy.

MOUFFLET, v. en 1 act. — MOUFFLET, Breton. — PHILMÈNE, Cécilourt. — JULIEN, Joanny. — M^{me} MOUFFLET, M^{me} Brunet. — CAROLINE, M^{lle} Augustine. — COCO, le petit Barqui.

SANS NOM, v. en 1 act. — M. BONHOMME, Hamilton. — FELIX BONHOMME, Ambroise. — PAUL, Montaland. — Le Paysan, Tony. — M^{me} DANVILLE, M^{me} Legaigneur. — JULIETTE, Augustine. — ANGELE, Brunet.

BERTAUD, propriétaire-gérant.

IMPRIMERIE DE G. ROSSARY, RUE ST-DOMINIQUE, N. 1.